

au sommet de leurs vies

Ils descendent la montagne en sautant des barres rocheuses ou la gravissent à la force des bras, toujours au péril de leurs vies. Pour eux, la vallée de Chamonix est un espace de performances. Loin des chemins balisés, alpinistes ou skieurs de l'extrême tutoient la mort et les sommets. Rencontre au pied du Mont Blanc.

« Qui ne se fait pas de frayeurs en montagne ? Le mec qui ne sort pas », résume le capitaine Stéphane Bozon du Peloton de gendarmerie de haute-montagne de Chamonix (PGHM). En 2006, les gendarmes sont intervenus 950 fois, un nombre en constante augmentation, et ont redescendu dans la vallée trente-six corps. Pour justifier cette hausse, Stéphane Bozon invoque la loi des grands nombres : « c'est comme sur la route, plus vous avez de voitures, plus vous avez de cartons ». Pourtant, le nombre de décès reste stable, car ils sont peu nombreux à tenter le diable en hors-piste ou dans de vertigineuses voies. Les sportifs de l'extrême, eux, restent des professionnels attentifs et avertis, souvent issus du milieu de la montagne. A 44 ans, le capitaine Bozon, lui-même fils de guide, a frôlé plus d'une fois la mort : « j'ai failli me tuer dans le domaine des Grands Montets, j'ai dévié en arrachant une longueur de pitons. J'ai failli m'écraser dans des blocs en contrebas », se souvient-il. Plus Chamoniard que gendarme, il se dit « prêt à repartir s'il faut », là où nombre de ses collègues ont renoncé : « ramasser des corps, accompagner des familles, c'est lourd. Beaucoup ont arrêté après vingt années de service ».

« Vivre à fond »

Pour les montagnards, les blessures ne sont pas des coups d'arrêt. Elles sont même le point de départ pour certains d'une carrière dans le sport extrême. Aurélien Ducroz, 24 ans, espérait prendre son envol dans le saut à ski, avant qu'une fracture du genou ne l'envoie dans le décor. Lâché par sa « fédé » à 20 ans, au bord de la dépression, le tournage du film « Snowboarder » l'a remis en piste. Il s'est alors pris de passion pour le free-ride, sport qui consiste à aller d'un point A, très haut, à un point B, plus bas, le plus vite possible, en enchaînant les sauts spectaculaires sur des barres rocheuses pouvant atteindre plus de vingt mètres. Vice-champion du monde 2005 de la discipline, il assume sans scrupule « descendre pour gagner ». En compét', il faut séduire les juges, le public et les sponsors, et donc prendre des risques. « Je me dis : qu'est ce que je pourrais tenter pour qu'ils me remarquent ? ».

Explorateur de nouvelles sensations fortes et de nouvelles pentes (il part bientôt pour la Géorgie-du-Sud, une île perdue au large de la Terre-de-feu), il tient à « maîtriser au maximum. Si je ne suis pas sûr, je n'y vais pas », jure-t-il. Il s'est pourtant fait une belle frayeur sur le tournage de son premier film : « ils m'ont fait partir dans une avalanche de poudreuse, ça me rentrait par le nez et ça me noyait les poumons. C'était la première fois et j'espère que ce sera la dernière. » Vœu pieux d'un jeune champion qui clame : « je préfère vivre à fond qu'à moitié ».

Ses aînés sont aussi passés par là. Ils en sont revenus plus forts et plus sages. Alain Gherzen, 43 ans, était un soliste de l'alpinisme jusqu'à son passage par la face nord de l'Aiguille Sans Nom, en 2000, qui lui a laissé un « petit air de déjà-vu ». Depuis, il s'est inscrit en fac de philo à Grenoble et a quitté le solo, cet « alpinisme vertigineux », auquel il était accro. « Ce que tu vis en bas est tellement moins fort ... la vie des hommes te semble plate et mièvre ». Il évoque « le besoin d'y retourner pour se sentir exister » et la nécessité de « savoir s'extraire de cette logique » pour rester en vie. Cette logique « c'est trouver ses limites », mais il la rejette : « si je les avais trouvées, je serai mort. »



Puiser dans ses ressources

Dans le milieu, c'est ce que l'on appelle l'engagement : « aller jusqu'au moment où l'on ne peut plus s'en sortir, où l'on accepte l'idée de mourir ». Toute la nuance est là : sentir qu'une ascension peut être de trop, approcher au plus près ses limites, sans jamais essayer d'aller au-delà. Comme le dit Aurélien Ducroz, « il faut être fort dans sa tronche » pour s'empêcher de reproduire, par pur orgueil, les exploits des autres.

Pour un peu, on penserait que la montagne est la meilleure des psychothérapies. « Seul sur la montagne, personne ne peut venir vous chercher. », explique Christophe Profit, une des dernières légendes encore vivantes de l'alpinisme hexagonal, parmi les dix français à avoir gravi les 8611 mètres du K2 (Himalaya), et détenteur de records d'ascension à mains nues dans les Alpes. Seul, la face collée à la paroi, ça laisse le temps

de réfléchir, et de découvrir des « ressources cachées », une part animale enfouie en chacun de nous. « On oublie la fatigue, la douleur s'estompe, elle disparaît », confie-t-il. « Il m'arrive parfois de me dédoubler et de prendre du plaisir ».

Il ne faut pourtant pas croire que l'alpiniste expérimenté se transforme en super-héros. Certes, il développe « un instinct » et sent le danger, mais il lui faut « un peu de chance, parfois il s'en faut de peu », reconnaît Christophe Profit. « J'emmenais un client sur une cascade de glace, et derrière nous, il y avait une autre cordée. En montagne, la tradition veut que le premier au pied de la cascade la grimpe avant l'autre. Ce jour-là, je n'avais pas envie de me presser et j'ai laissé l'autre guide passer. A un moment, je me retourne, tout s'effondre. Le guide est mort sous mes yeux, écrasé. La cascade s'est effondrée sur lui. Ils l'ont retrouvé au bout de huit jours. A un moment, je me suis dit que j'aurais dû être à sa place. »

Toucher ses limites

En montagne, on peut maîtriser son corps, sa technique, pas les éléments. « Si un caillou se décroche de la paroi, le meilleur alpiniste du monde se le prendra sur la tête s'il est en dessous », assène Xavier Chappaz, chef de la compagnie des guides de Chamonix. L'expression « le risque zéro n'existe pas » prend ici tout son sens. Il faut savoir faire preuve d'humilité :

« On ne domine pas la Nature, c'est la montagne qui nous laisse passer », tranche Xavier Chappaz. Une belle leçon pour les ego hypertrophiés. A en croire Christophe Moulin, grand nom de l'ascension de cascades de glace et vainqueur des voies les plus impressionnantes, il y en a quantité en montagne. Ces sportifs ne se considèrent pas comme des surhommes. Ils veulent simplement démontrer que l'ascension en solo implique un défi lancé aux capacités du corps humain. C'est en tout cas l'analyse qu'il tire de ses huit années d'alpinisme solitaire et qu'il raconte dans « SoloS » (éd. Guérin). « A l'issue de ma première ascension, la plus dure que j'ai eu à faire, j'ai obtenu toutes les réponses que j'attendais. Je me demandais si j'étais capable, moi, petit homme, de gravir cette montagne, ce géant. Pourquoi j'avais cet ego surdimensionné.

Pourquoi je voulais entrer dans la cour des grands. » Il n'hésite pas à parler, à propos du solo, de « maladie », d'une « dépendance à la solitude ». Il confie qu'à enchaîner les performances « on est de moins en moins équilibré, de plus en plus à l'écart » de la société, « qu'acheter son pain, vivre au milieu des autres » n'a plus aucun intérêt. Il faut alors pouvoir renoncer au solo, à cette « dépendance à l'adrénaline ». Savoir tout arrêter, une fois les sommets de l'alpinisme atteints ou du moins ses limites.

« J'ai peur de la mort »

Tous ceux que nous avons rencontrés ont perdu des proches. Ils ont appris que la montagne « n'est pas un milieu aseptisé » (Stéphane Bozon), qu' « à partir du moment où l'on met les pieds en montagne, on risque la mort » (Christophe Profit). Des considérations morbides à première vue, mais qui ne les empêchent en rien de prendre toujours le même plaisir. Au contraire, fort de cette confrontation avec la mort, ils ont appris à connaître la montagne, à mieux se connaître, et à vivre pleinement « en équilibre sur une crête entre pulsion de vie et de mort » (Alain Ghersen). Voir les choses de plus haut ne fait pas d'eux des dieux. Christophe Profit l'avoue sans détour : « J'ai peur de la mort. Pas la douleur physique, mais le fait de ne plus être là ».

Matthieu Deprieck et Gabriel Bourovitch

